

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Ou attendez-vous pour le faire ?
Frs 10.- au CCP 10-220 94-5

« Strc prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

1er février 1989
paraît six fois par an
deuxième année

Fragile comme un rêve

La conquête de l'Amérique fut certainement une catastrophe historique sans équivalent: en moins d'un siècle, une civilisation originale disparaît complètement, anéantie par l'arrivée des Conquistadors.

Après d'autres, Le Clézio s'interroge: comment cela fut-il possible? Après d'autres, il répond: moins qu'un affrontement militaire, ce fut un choc mental. Espagnols et Aztèques ne vivaient pas le même événement: les premiers livraient une classique et réaliste guerre de conquête et de rapine, les seconds subissaient un drame cosmique, la catastrophe annoncée par les mythes et qu'ils attendaient avec résignation. Tout était donc joué d'avance.

Reprenant divers chroniqueurs, Le Clézio s'attarde alors sur la pensée précolombienne, une pensée religieuse, une pensée magique. Il le fait avec sympathie, avec passion. Mais non sans énerver le lecteur.

Voilà des années que Le Clézio est fasciné par le monde précolombien: il y a plus de dix ans, il traduisait en français les *Prophéties du Chilam Balam*, puis la *Relation de Michoacan*. Fervent des vieilles chroniques indiennes et espagnoles, il recrée la cosmogonie aztèque de manière sensible et chaleureuse. Il explique la signification profonde (et peut-être la beauté, mais là j'ai de la peine à suivre...) des pratiques de sacrifices humains.

Les victimes sont souvent droguées, car la souffrance n'est pas nécessaire aux rites aztèques. On leur arrache le cœur pour le consommer rituellement. On les écorche pour se vêtir de leur peau le temps d'une danse cérémonielle. On recueille leur sang pour l'offrir au dieu-soleil... Les Espagnols furent horrifiés par ces rites sanglants. Ils y virent la preuve que les indigènes étaient inhumains et démoniaques. Ils justifèrent ainsi leur asservissement et leur extermination.

Le Clézio y voit surtout le signe de l'extrême fragilité du monde indien. Car les dieux aztèques ne sont pas immortels. Si les hommes ne s'en occupaient pas, s'ils ne les nourrissaient pas, ils disparaîtraient, et le monde avec eux. Voilà pourquoi il faut des sacrifices. Et pourtant, les dieux ne sont nullement reconnaissants. Les sacrifices ne permettent pas de s'attirer leurs faveurs ou d'éloigner leurs foudres. D'ailleurs, chez les Aztèques, les dieux ne sont ni bons ni mauvais. Le Clézio rêve alors de ce monde qu'il imagine dominé par l'humilité inquiète et la gratuité...

Ce qui est très gênant dans ce livre, c'est l'opposition systématique du bon sauvage, à qui l'on passe tout, et du méchant civilisé européen, qu'il soit de la Renaissance ou du XXe siècle. Le Clézio est fasciné par le «bonheur d'un âge magique», où la transe, le

chamanisme, le sens de la fête, la ferveur religieuse, le cotoiement de l'irrationnel étaient quotidiens et primordiaux. Mais il refuse de voir le revers de la médaille: l'inquiétude constante et l'obsession des signes divins, la structure théocratique de la société, la terreur face à des dieux incompréhensibles dont l'on ne sait que l'extinguible soif de sang, etc. On comprend pourquoi l'auteur ne veut pas entendre ce que Jacques Soustelle, entre autres (1), dit de l'organisation politique de l'empire aztèque, de son impérialisme et de ses guerres de conquête: cela ternirait l'image du merveilleux monde perdu qu'il propose.

Que Le Clézio oppose à notre civilisation occidentale, sans âme, technicienne, individualiste, riche et blasée, une utopie pleine de ferveur religieuse et de magie, pourquoi pas? Mais qu'il ne nous fasse pas croire que cet âge d'or a existé et qu'il fut celui des Aztèques...

A. C.
J.M.G. Le Clézio
Le rêve mexicain ou la pensée interrompue
Gallimard, 1988, 248 p., Frs 25.80

(1) A ce propos, l'américaniste Serge Gruzinski a publié récemment un excellent petit livre de synthèse, richement illustré, *Le destin brisé de l'empire aztèque*, Gallimard, Collection «Découvertes», 1988, 192 p., Frs 20.10

Eloge de la librairie avant qu'elle ne meure

Voilà le livre attendu par toute une catégorie de commerçants, qui vont eux-mêmes tenter de le faire lire par toute une quantité d'amis du livre. L'auteur dresse le tableau de la situation et par là-même les cheveux sur nos têtes: sans changements profonds, la petite librairie va disparaître, entraînant avec elle tous les livres qui ne sont pas rentables. Bonjour l'uniformisation!

Ce livre-ci est déjà sauvé du massacre et c'est heureux car Baptiste-Marrey a une belle plume et nous livre entre autres de savoureux portraits de futurs ancêtres des prochains vendeurs de papier sali. (cp)

(Publicité)



Baptiste-Marrey
Eloge de la librairie avant qu'elle ne meure
Le Temps Qu'il Fait, 1988
129 p., Frs 21.30
Voir aussi:
Lire au présent
numéro 5, printemps 1988
Association des Librairies du présent,
4 pages, gratuit dans ces librairies.

Recyclage linguistique recommandé

Après les intellectuels frustrés avachés au fond de leurs fauteuils, voici un nouveau personnage emblématique d'une époque: les adolescents victimes de prénoms à coucher dehors, ignares et fiers de l'être, argumentistes et boulimiques. Exemple de dialogue: «Hernani Queméneur est mort? — Non, mais tocsin! ses biomanes sont raides collapses.» Recyclage linguistique recommandé, puisqu'avec le décalage Paris-périphérie, il ne nous reste que quelques mois avant qu'ils ne se mettent à parler comme ça. (cs)

Claire Bretecher
Agrippine
Chez l'auteur, 1988, 50 p., Frs 14.40

Les bourgeois, c'est comme... quoi déjà?

Après la Grande Muette voilà la Grande Inconnue! Eh oui, une fois affirmée sa nature d'engranger du capital, du pouvoir, et de l'avoir vouée aux gémonies, ce qui va bien entendu de soi, nous étions quelque peu embarrassés pour décrire mieux cette fameuse bourgeoisie. C'est à dire en fait: à part le compte en banque, qu'est-ce qui fait un bourgeois?

Les dictionnaires ne définissent le terme que par des doubles négations (ni aristocrate, ni ouvrier), et il semble qu'effectivement la bourgeoisie n'aime guère se laisser délimiter par des concepts, et donc se laisser apercevoir (puis combattre?). Là, il fallait prendre son courage à deux mains, *Tristes tropiques* dans la poche, et s'introduire dans cette fameuse tribu. Le récit que Béatrix Le Wita a ramené de son voyage est passionnant, les mœurs étranges et les structures familiales des Bourgeois y sont analysées avec recul et finesse, de la table au salon, et de l'école au tailleur (!).

Mais je vois que vous vous impatientez, vous voulez savoir ce qu'est un Bourgeois, ce qu'il pense, ce qu'il aime, ce qu'il cherche, ainsi que tout le reste. Ne comptez pas sur moi pour le révéler, il vous faudra hélas attendre encore un peu... et le demander à

Béatrix Le Wita
Ni vue ni connue, approche ethnographique de la culture bourgeoise

Maison des sciences de l'homme, 1988, 198 p., Frs 33.20

le jeudi 9 février
à 12h00 conférence au BFSH 2, Dorigny
dès 17h00 rencontre-dédicace à la librairie
Basta !!!, Petit-Rocher 4 (Chauderon)
— Tenue de soirée —
— Invitations et cartes d'identité demandées à l'entrée —

Avant et après la catastrophe

Ce livre paraît sous l'étiquette «roman», mais il est terriblement réaliste et on a de la peine à croire à une fiction: il se déroule dans des lieux si connus qu'on y entre immédiatement. Deux parties le composent: avant et après la catastrophe. On nous présente d'abord les protagonistes: l'ingénieur incompetent, l'écologiste qui a pris part à toutes les luttes contre la centrale, son principal contradicteur dans tous les débats, le journaliste courgeuse qui informera le monde entier. Et des comparses.

En deuxième partie a lieu ce qu'on appelle pudiquement une explosion nucléaire, suite à un séisme. Le gouvernement français fera porter le chapeau à l'ingénieur en fuite. Petit à petit, l'étendue du désastre apparaît. La Suisse romande est devenue inhabitable, «les vignes où le raisin ne sera plus jamais récolté».

Des milliers de gens sont parqués dans des abris qui se révèlent parfaitement inconfortables. On retrouve ici, comme directeurs, l'écologiste et son contradicteur (moins sûr de lui). Oh ironie, tous les Suisses romands sont devenus des réfugiés. Toutes les péripéties, les avatars des personnages sont décrits avec une grande sobriété, ce qui, paradoxalement, rend la situation encore plus effrayante. Et que vont devenir les réfugiés romands? Nous l'apprenons dans le dernier chapitre: une solution est envisagée qui ne manque pas de sel...

J. R.
Alex Décotte, Jacques Neyrinck
Et Malville explosa
Favre, 1988, 348 p., Frs 32.-



Un candidat malchanceux au Grand Prix du Maire de Champignac 1989 nous écrit:

«Je n'ai pas dit dans l'émission Radio-Séoul du samedi 17 septembre: "... la délégation des athlètes suisses suit la délégation suédoise, mais elle précède celle de la Syrie." En revanche, j'ai dit: "...musique donc aussi pour la délégation suisse, qui est entrée dans le stade juste après celle de la Suède, mais avant celle de la Syrie." L'ordre de passage des délégations au stade olympique de Séoul a été établi conformément à l'alphabet coréen Hangul. Ce ne sont donc pas les deux langues officielles du Comité international olympique, le français et l'anglais, qui ont été utilisées en la circonstance.»

Urs Gfeller
lettre du 6.12.88

Cette précision vaut donc à ce candidat de concourir à nouveau pour le Prix du Maire de Champignac 1989. Mais c'est à la limite de la violation du règlement. Nos autres candidats:

«Dans cette recelte, Fredy Girardet fait honneur au "papier" de poireaux, plat vaudois par excellence. Mais, ici, les poireaux sont cuits moins longtemps, coupés plus fins et sans pommes de terre...»

Michael Merz
in mmh, le magazine Migros des jours de fête, supplément publicitaire de l'Hebdo du 1.12.88

«Quel est en effet le poids du minimensonge du couple Kopp — elle, avertissant son époux que l'une des sociétés dont il s'occupe est entrée

dans le collimateur des polices internationales traquant le trafic de la drogue et le laisant, lui, le démentant —, par rapport aux crimes réels, à la misère réelle, aux morts de faim réels causés par les pratiques des financiers de notre pays en quête d'accumulation du capital produit sur cette terre aux dépens des peuples qui la gèrent.»

Erica Deuber-Pauli
in VO-Réalités, 22.12.1988
(syntaxe et ponctuation d'origine)

Un lecteur, ami des choses de la campagne, nous propose la nomination suivante:

«Sur le plan du fédéralisme, je remarque que le canton de Vaud, qui est un pays qui comprend le Jura, le Plateau et les Alpes, a une conscience nationale à lui tout seul. On ne retrouve pas ça avec autant d'acuité dans un certain nombre d'autres cantons.»

«Est-ce que c'est difficile d'être parlementaire et directeur de banque? — Très franchement, c'est pénible. (...)

Hubert Reymond
Conseiller aux Etats libéral
du 24 Heures du 24.11.88

Un lecteur, ami des petits hommes vert-de-gris, nous envoie cette nomination:

«Je ne souhaite pas de catastrophe, mais je souhaite que le Bon Dieu répartisse mieux toutes celles qu'il y a dans le monde.»

Jean-François Duchosal
Lieutenant-colonel, bat aérop 1
in 24 Heures du 13.12.89



L'invention de la Californie

1848, l'année de toutes les révolutions en Europe, c'est aussi l'année de la découverte de l'or en Californie, dans la colonie qu'avait créée - on le sait depuis Cendrars (1) - le Suisse Johann Suter (ou Sutter, disons Souter).

On a du mal à imaginer la fureur qui s'empare alors des populations : les quelques entrées locales ferment leurs portes, l'Etat - c'est à dire soldats et marins - déserte et tout le monde, mâle, se retrouve à gratter les rivières. Puis c'est l'arrivée de contingents venus de tous les continents, de la Chine à la Brévine, par tous les chemins, du Panama en pirogue et dos de mulet à la piste de l'Orégon en chariot. Leurs passagers débarqués et leurs équipages envolés, les trois-mâts s'envasent dans la rade de San-Francisco, où on les retrouve aujourd'hui lorsqu'on creuse le sous-sol de certains quartiers. On fait fortune en vendant des chats, tant les rats sont nombreux dans cette ville-soufflé.

Les mêmes scènes hallucinantes se répètent quelques années plus tard en Australie, à la fin du siècle en Alaska, photographiées (puis cinématographiées par Chaplin) pour la première fois. Récemment, on a vu au Brésil les mêmes absurdes fourmilères humaines.

Dans la munificente collection «Découvertes» chez Gallimard (2), Michel Le Bris, qui fut directeur de *La Cause du Peuple* - autre fièvre -, rappelle ce que fut «la fièvre de l'or», ce mal qui fait tout basculer, terres et hommes. Terres invivables ou contestées surtout : la Californie de 1848 n'est pas encore américaine et les prospecteurs du Klondike

chevauchent la frontière américano-canadienne. Là où règnent les Etats, la ruée est endiguée (les grandes compagnies contrôlent l'or sud-africain très tôt) ou canalisée (voir cet étonnant encouragement à la prospection privée dans l'URSS de la collectivisation frénétique).

Mais le mérite principal du livre de Le Bris est de décrire les *gold diggers* : ni truands, ni fous furieux, beaucoup d'entre eux étaient des vaincus et des déçus de 48 ou des chercheurs de paradis. Mormons, Saint-Simoniens, socialistes utopiques peuplaient les camps de toile et les principales structures d'intégration et de solidarité y étaient les pullulantes loges maçonniques. A côté de la violence, toujours décrite dans les ouvrages folklorisants, existaient, codifiés dans *Les Dix Commandements du mineur*, un moralisme et une retenue (3), symptomatiques des utopies égalitaires.

La Californie est devenue une des grandes puissances de la planète. Le messianisme communautaire qui y règne doit sans doute quelque chose aux barbus hagards qui s'avilissaient dans les boues aurifères en croyant bâtir un monde meilleur.

C.S.
Michel Le Bris
La fièvre de l'or
Gallimard, Découvertes, 1988,
192 p. Frs 20.10

- (1) Blaise Cendrars, *L'or*, 1925, Folio, 169 p. Frs 5.10
- (2) Tout en couleurs, iconographie richissime et choisie, pas cher, documents et bibliographies.
- (3) Exploiter une parcelle et une seule, cabanes ouvertes à tous à condition d'y laisser des provisions et du bois pour les suivants.

Dire la musique ?

Comment exprimer son admiration pour Thelonious «Sphère» Monk, l'un des plus grands pianistes et compositeurs de jazz, en ne donnant ni dans la biographie, ni dans le travail musicologique ? Tout simplement en écrivant une «poétique de Monk», répond Buin...

Exercice plutôt casse-gueule : dire la beauté d'une musique mais éviter tout vocabulaire technique... Est-ce vraiment par l'accumulation d'images poétiques et par l'enfilade de comparaisons lyriques, précieuses parfois, que l'auteur espère faire sentir la fascinante étrangeté des 32 mesures d'*Epistrophy* ? Décrire un thème musical en détaillant les sensations qu'il inspire à un auditeur, voilà qui devient vite lassant. C'est pourtant ce que fait Buin en de longs paragraphes interminables.

Heureusement, cela n'est pas tout le livre. On y trouve

aussi de belles pages sur la solitude de Monk, sur son art des silences, sur ses rencontres avec Miles Davis, Coleman Hawkins, Sonny Rollins ou John Coltrane, sur ses amitiés avec Bud Powell, Steve Lacy ou le fidèle Charlie Rouse...

Cet ouvrage est plutôt destiné aux «monkiens» inconditionnels. Au milieu d'un fatras lyrique, ils y trouveront quelques anecdotes inédites, des évocations suggestives, des réflexions intéressantes et des annexes très utiles, entre autres un répertoire des thèmes composés par Thelonious avec la date de leur premier enregistrement. En revanche, les «monkiens» conditionnels ou potentiels, et tant pis pour mon libraire favori, feraient mieux de garder leurs quarante francs pour s'acheter un disque de Monk...

A.C.
Yves Buin
Thelonious Monk
P.O.L., 1988, 242 p., Frs 37.60

«Play it again Sam»

Le Barcelone de l'après-franquisme et des intellectuels un peu aigris par la quarantaine naissante s'ouvre sur les quartiers populaires attristés de la victoire de Franco. Et l'on plonge à la suite des pianistes de Montalban dans les échecs et les espoirs de la génération catalane du Front populaire. A travers cette balade dans le temps et l'histoire, c'est à une errance dans la réussite et l'arrivisme que nous convie Montalban; nous suivons tant bien que mal la victoire de la superficialité sur la vérité.

Cette fable, qui replace ses personnages dans le monde interlope des boîtes décaties du Barcelone contemporain, remonte le temps et les milieux sociaux. Et comme des détectives un peu voyeurs nous suivons les personnages brillants et falots de Montalban. Ils sont tels que la brillante est faussée, la discrétion de l'échec des vies est vérité. Même si des fois on a envie de dire «play it again Sam», entraînés par notre propre nostalgie de la trentaine et des rêves révolus de 68, Montalban énerve. Il touche au cœur des questions, des familles fondées et des rencontres d'habitude dans des cafés qui ne sont plus tout à fait ce qu'ils étaient.

«Regarde un peu ce qu'ils m'ont fait. / C'est ce que j'avais de mieux, et puis ils sont venus, / Et ils m'ont changé ma chanson, maman. / Regarde un peu ce qu'ils m'ont fait. / C'est ce que j'avais de mieux, et puis ils sont venus / Et ils m'ont brisé le cerveau comme un os de poulet, maman»

Et à la clef de son enquête dans les âmes catalanes (ou parisiennes ou lausannoises?) un constat bien amer, qui dément les indices des années d'espoir et de folie. «Le cadavre exquis boira le vin nouveau».

F. F.
Manuel Vazquez Montalban
Le pianiste
Seuil, 1988, 317 p., Frs 29.90

Quelque chose de vexant

Il y a quelque chose de vexant, lorsqu'on lit beaucoup, à passer longtemps à côté d'un chef-d'œuvre. Je ne parle évidemment pas de l'ouvrage-extraordinaire-d'un-grand-romancier-de-Mongolie-Extérieure-hélas-non-encore-traduit-mais-vous-m'endirez-des-nouvelles. Non, un simple chef d'œuvre de la littérature française contemporaine, écrit dans les années 50 par un auteur qui vit encore. C'est vexant et frustrant, parce qu'à chaque fois qu'on pose l'ouvrage, on regrette de ne pas l'avoir découvert plus tôt (et on a l'impression intime de passer pour un inculte).

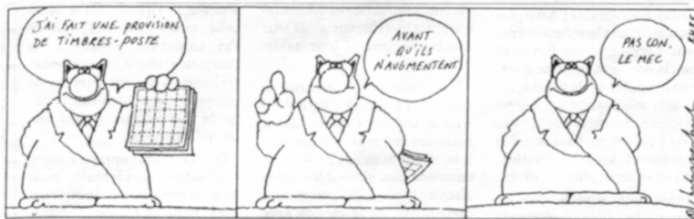
Ainsi, il n'y a que quelques jours que j'ai fini de lire *Le Rivage des Syrtes* de Julien

Le Chat : même ceux qu'on a jamais osé dire

Troisième volume de l'Archimède de la BD : tout corps plongé dans cette lecture subira des spasmes inversement proportionnels à la modestie des moyens mis en oeuvre. Le Chat se contemple et énonce des vérités vraies.

Calebours, contrepets, comique de répétition, tous les gags, même ceux qu'on n'a jamais osé dire à personne. (cs)

Philippe Geluck
La vengeance du Chat
Castor, 1988, 80 p., Frs 28.60



Toqué, le Chef

POULET À LA PERFIDE ALBION

Un soir de pleine lune, à minuit, sacrifiez un poulet. Enlevez-lui ses poils et ses plumes, jusqu'à ce qu'il soit la, nu devant vous. Jouissez du spectacle (avec ou sans vos lunettes).

Plus simple : allez chez votre boucher, demandez-lui un poulet. S'il vous demande : «De grain ?» répondez-lui simplement que vous n'aimez pas les enfants de la batterie. Il se roulera par terre de rire.

Jetez le poulet, d'un seul coup, dans un bouillon composé d'un bouquet garni (copieusement), et de quelques légumes fraîchement cueillis. Lorsqu'il est cuit, retirez-le, tout en conservant soigneusement le bouillon.

Désossez le poulet, délicatement. Réservez-le dans un plat allant au four (mais pas au moulin). Composez une sauce avec

(accrochez vos ceintures) : 1/2 litre de crème, 4 cuillères à soupe de Worcester'shire (oui, la même sauce que vous mettez dans vos Bloody Maries), 2 cuillères à café de Colman's Mustard, la seule moutarde en poudre que je connaisse qui ne vous fasse pas faire de gaz (si, si), du sel (un peu), du poivre (beaucoup), du sucre (pas du tout). Verser cette sauce sur le poulet. Mettez au four, à réchauffer (mais ça ne doit pas cuire !)

Dans le bouillon précédemment composé, cuire le riz que vous servirez ensuite en accompagnement de ce plat délicat et désosé.

Servir avec des oranges confites.

Et dégustez, en vous régaland de ce tas de chair. Yes, M'am...

Le Maître-Coq



(Annonce)

Expositions

vernissage le 1er février dès 18h00
(jusqu'au 22 février)

vernissage le 24 février dès 18h00
(jusqu'au 18 mars)

Gracq. C'est l'insistance d'un ami lettré et les festivités de Noël qui me l'ont mis sous les yeux. A peine ouvert, je ne l'ai plus lâché...

Gracq écrit dans une langue superbe, incroyablement belle et poétique. Son intrigue est terrible et d'une construction parfaite.

Je n'en dirai pas plus. Sachez seulement que la reconstruction qu'il fait d'une fantasmagorie République italienne parle à chaque instant à la mémoire du lecteur, qu'on a l'impression, au fil des pages d'être toujours en terrain familier. Encore un bouquin qu'on finit de nuit...

J.-C. B.
Julien GRACQ
Le Rivage des Syrtes
José Corti, 1959, 328 p., Frs 28.70

Echantillon bicentenaire

De notre correspondant à Paris

Il est possible, mais peu probable, qu'il ait échappé à quelqu'un que 1989 était l'année du Bicentenaire de la Révolution française. Les Français cultivant au plus haut degré l'art de la célébration (1), on est à peu près assuré de pouvoir assister à n'importe quoi. Ça a d'ailleurs déjà commencé, avec le remake télévisé des procès de Loulou 16 et de sa légimité, avec Edern-Hallier en procureur, Zitron emperruqué et le trouble Vergès en avocat de la défense, acquittement garanti(2). Bref, du bouffon au sérieux, amis lecteurs, soyez prêts.

Parce qu'évidemment, il n'est pas question pour les éditeurs, amuseurs et autres politiques de fêter (ou de regretter, suivant le camp dans lequel on se place, j'y reviendrai) les événements au fil du temps, en 1989 la prise de la Bastille, en 1992 la République, en 94 la chute de Robespierre, en 99 le bicentenaire du 18 Brumaire, etc... Rien à faire, c'est tout, tout de suite, dans trois ans, voyez-vous, plus personne n'en aura rien à cirer de cette histoire... C'est ainsi que les financiers l'entendent, c'est ainsi que ça ira! Et tant pis pour les lecteurs qui risquent l'indigestion.

Pour celui qui ne dédaigne pas complètement l'histoire, c'est quand même intéressant: on voit paraître de forts bons ouvrages, au milieu de crottes détestables, et même on réédite des classiques, dont on ne trouvait plus trace et que les érudits se prétaient avec les recommandations d'usage (3).

Le côté passionnant de la Révolution française, c'est que, les faits étant établis, personne n'est d'accord sur leur interprétation. Des débats sans fin ont lieu parmi les historiens (et parmi les historiens-journalistes et les journalistes-historiens), pour savoir ce qu'enfin elle voulait dire.

«Il y a deux écoles»

Ici deux écoles en gros. A ma gauche, le bataillon serré des orthodoxes, sorbonnards, marxistes, tendance PCF (ou assimilables). Pour eux, la Révolution c'est tout de bon, surtout Robespierre et Saint-Jus et les foules parisiennes (ah, le «mouvement social»...). Tout ce beau linge voit dans les événements l'avènement de la bourgeoisie en France, une étape, en bref, dans la marche de l'histoire selon l'Oncle Karl, qui nous mène, l'ignoriez-vous, tout droit vers la Société-Sans-Classes, après, bien sûr, une nouvelle révolution. Parmi eux on trouve Albert Mathiez, Georges Lefebvre, Albert Soboul et Michel Vovelle (bien que ce dernier soit infiniment plus nuancé que les précédents).

A ma droite, les révisionnistes, en général stalinien, en général stalinien repentis. Ils campent dans des positions extra-universitaires, à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, et ont profité de la vague de la «Nouvelle Histoire» pour attaquer durement leurs anciens coreligionnaires communistes. Pour François Furet, Daniel Richet, Mona Ozouf, il y a à prendre et à laisser dans le processus révolutionnaire: le début est à prendre, par

exemple, avec les droits de l'Homme et l'abolition de l'Ancien Régime, mais après — quelle horreur — c'est le dérapage, rien ne va plus! Et tout ça de la faute des révolutionnaires, le Robespierre, le Saint-Just et toute cette bande de vilains qui d'ailleurs ont fait des petits, Lénine et Staline... Bref, une lecture avant tout politique, qui rejette toute la «vulgate» marxiste et qui ne craint pas l'anachronisme, lorsqu'il permet d'argumenter contre ceux d'en face.

Vous voyez à peu près où les choses peuvent coïncider? Actuellement, l'avantage est nettement à Furet & Co. Leur statut non partidaire les rend plus fréquentables, médiatiquement parlant, que les très érudits membres du CC du PCF qui peuplent l'autre camp. Et surtout le Parti Communiste Français n'est plus ce qu'il était, ni parmi les ouvriers, ni parmi les intellectuels. On ose donc, petit à petit, sortir des schémas classiques et scolaires d'explication de la Révolution, totalement inspirés du modèle PCF. On se fait toujours taxer de vil réac, d'allié objectif de la bourgeoisie monopolistique, voire de *qualunquiste* (4), mais vraiment, aujourd'hui, ça nous fait une belle jambe...

Ce qu'il y a de bien, c'est que tout ce joli monde fait des choses plutôt très intéressantes. Et avec un peu de sens critique on écarte la théorie de «l'avènement de la bourgeoisie en France» (5), à cause de sa dimension par trop millénariste. On passe aussi par dessus les amalgames Robespierre-Staline, parce qu'à ce niveau, on peut assimiler n'importe qui à n'importe qui, mes voisins du dessous à Rosencrantz et Guildenstern et Caligula à Napoléon, qui, lui-même, n'est pas sans me faire penser à... Bref tous ces gens sont plutôt de très bons historiens, qui connaissent leur affaire sur le bout du doigt, et qui n'ont pas fini de nous en apprendre.

Dans la littérature «orthodoxe», on apprécie la réédition de *La Grande Peur* de Georges Lefebvre, un chef d'œuvre dans son genre, qui trace, à travers toute la France, le développement de cet extraordinaire phénomène de panique de juillet 1789. Le texte est d'ailleurs suivi d'un fameux article sur les *Foules révolutionnaires*, qui est un modèle d'étude de psychologie historique. Pour tout savoir, ou presque, sur la Révolution, on lira *L'état de la France à la Révolution* paru sous la direction de Michel Vovelle, sur le modèle des *Etats du Monde* successifs. Plus beau, mais plus cher, une extraordinaire collation de l'iconographie de la période révolutionnaire, sous toutes ses formes, toujours sous la direction de Vovelle: *La Révolution française et l'Image*, c'est superbe. Les «orthodoxes» sont de grands producteurs de manuels, précis, *Que sais-je?* sur la Révolution, demandez à votre libraire...

Il publie, il publie, le Furet

Du côté «révisionniste», un gros pavé, dirigé par François Furet et Mona Ozouf: le *Dictionnaire critique de la Révolution française*, où on trouve, rangés par grands thèmes (événements, personnages, etc...), une série de courts ar-

ticles parfaitement adéquats, sauf lorsque Furet se laisse aller à ses démons de repentis flagellant (6). Autre belle chose, mais chère aussi, *La Révolution française 1770-1880* (7), où on retrouvera un bon chapitre sur la Révolution qui montre plutôt bien le point de vue déviant adopté par l'auteur, Furet à nouveau. Il est également l'auteur de l'ouvrage qui provoque les foudres de Soboul, *Penser la Révolution française*, dans lequel il synthétise les articulations de son opposition aux marxistes. Un peu à part, le très anglais-saxon William Doyle, qui parle *Des origines de la Révolution française*. Il doute des approches toutes faites de la Révolution, il met les interprétations les unes à côté des autres, les confronte à ses propres recherches. Du travail d'artiste, destiné à l'origine à ses étudiants américains et qu'on déguste avec un peu de retard (8).

Un moyen pour savoir à qui on a affaire, lorsqu'on fait l'appoint d'un bouquin sur la Révolution? Voyez la préface: si elle est de Vovelle, c'est plutôt «orthodoxe»; si elle est de Furet, plutôt «repentis». L'absence ou la présence de la référence à Tocqueville (9), est aussi un indice: présent ici, il ne paraîtra presque jamais là. Enfin, les «orthodoxes» argumentent systématiquement contre Furet & Co, alors que celui-ci ne les cite jamais, étonnant, non?

Citoyens, à vos livres!!!

J.-C. B.
Georges Lefebvre
La Grande Peur de 1789
Colin, 1988, 271 p., Frs 38.70
Michel Vovelle (dir.)
L'état de la France pendant la Révolution
La Découverte, 1988, 640 p., Frs 58.50
Michel Vovelle
La Révolution française et l'Image
Messidor, 1987-88, 5 volumes, cher!
François Furet
Penser la Révolution française
Folio, 1978, 259 p., Frs 9.20
François Furet et Mona Ozouf (dir.)
Dictionnaire critique de la Révolution française
Flammarion, 1988, 1122 p., Frs 132.80
François Furet
La Révolution française, 1770-1880
Hachette, 1988, 523 p., Frs 117.-
William Doyle
Des origines de la Révolution française
Calmann-Lévy, 1988, 312 p., Frs 36.10

- (1) N'a-t-on pas vu une pièce de 10 francs portant sur son côté pile «Liberté-Egalité-Fraternité, République Française» et sur sa face: «Millénaire capétien, 987». La devise de ceux qui ont coupé la tête du «Citoyen Capet» au derrière du rappel de la gloire des descendants du vieil Hugues... un discours paradoxal, tout entier dans votre porte-monnaie touristique!
- (2) On remarquera que Vergès a mieux réussi avec une cause déjà entendue qu'avec celle de Barbie, heureusement.
- (3) Et la promesse de terribles représailles en cas de perte du précieux document.
- (4) Insulte stalinienne modèle 49, rectifié 88, dont l'original nous a été gracieusement offert par un militant révolutionnaire lausannois.
- (5) «Il est né le divin enfant chantons tous son avènement», entendait-on il y a peu de jours dans certaines familles, autour du sapin. Troublant parallèle lexical, non?
- (6) Comme dans l'article «Terreur», par exemple, où il finit par tout mêler, et s'enlève les moyens d'une bonne explication de la Terreur, arme politique...
- (7) Les dates vous surprennent aussi? ah bon...
- (8) Evidemment...
- (9) Les marxistes le rejettent radicalement comme, évidemment, réactionnaire. Mais quand même, l'avant-propos et le Livre I de *L'Ancien Régime et la Révolution*, c'est pas rien...

Ce vieux Condorcet

On ne badine pas avec l'histoire. C'est du moins ce qu'on dit du privilège d'appartenir aux Girondins tout en soutenant la Montagne, ce qui ne lui a d'ailleurs pas réussi puisque, décrété d'accusation en juillet 1783, il fut arrêté et mourut (suicide ou grippe mal placée, l'histoire se perd en conjectures) dans une geôle en 1794. La France avait perdu le dernier des Encyclopédistes (mais pas le dernier des cons, rassurez-vous!).

Les Badinter fournissent un livre à la fois dense et remarquablement écrit (mais qui donc écrit pour eux?), qui a tout de même le défaut majeur de ses qualités: il est trop partisan pour en être véritablement crédible.

Car, à les lire, on en vient à

(il n'avait pas réussi à se faire élire à la Constituante), il eut le privilège d'appartenir aux Girondins tout en soutenant la Montagne, ce qui ne lui a d'ailleurs pas réussi puisque, décrété d'accusation en juillet 1783, il fut arrêté et mourut (suicide ou grippe mal placée, l'histoire se perd en conjectures) dans une geôle en 1794. La France avait perdu le dernier des Encyclopédistes (mais pas le dernier des cons, rassurez-vous!).

Les Badinter fournissent un livre à la fois dense et remarquablement écrit (mais qui donc écrit pour eux?), qui a tout de même le défaut majeur de ses qualités: il est trop partisan pour en être véritablement crédible.

Car, à les lire, on en vient à

croire que ce bon Condorcet avait toutes les qualités, hormis celle de plaire aux dames, et que ses adversaires n'étaient qu'un ramassis de grossiers, d'injustes et de malfaisants.

Certes...

Reste une morale, édifiante: Condorcet a passé sa vie à écrire, à philosopher, à pamphléter. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Une *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, que personne ne lit et quelques mots dans *La Distinction*. Triste sort pour un bavard, qui ne pouvait penser une seule chose sans l'écrire, et la publier.

J.-P. T.

Elisabeth et Robert Badinter
Condorcet
Un intellectuel en politique
Fayard, 1988, 659 p., Frs 41.90

La Révolution française et «eux»

Dans la rubrique «Parti pris» de 24 Heures (édition du samedi 21 janvier), Monsieur Philibert Muret, juge cantonal à la retraite et porte-plume de la Ligue vaudoise, nous livre ses réflexions sur «La Révolution française et nous». «Nous», c'est-à-dire les Vaudois, ainsi qu'il ressort de l'article.

Si l'on suit bien l'argumentation du maître, la Révolution française, «dirigée en France contre un régime éminentement national» (1), prit plutôt, en Pays de Vaud, la forme d'une entreprise de libération contre un occupant étranger dont la domination, nous assure-t-il, touchait de toute façon à sa fin. Les idées, et les armées, de la Révolution n'auraient ainsi joué qu'un rôle de déclencheur. Et s'il faut se réjouir que ces circonstances aient permis de «chasser le Pays de Vaud au rang d'un canton à égalité avec les autres», il convient de ne pas perdre de vue l'héritage funeste, sur le plan des idées comme des institutions, que nous a légué la période révolutionnaire. Ici, Monsieur Muret incrimine avec vigueur «la souveraineté populaire, exprimée par le suffrage universel, appelée également plus loin «démocratie électorative», régime diviseur qui fait «de la lutte pour le pouvoir le moteur de toute la vie publique» et qui nous voue, selon l'auteur, à une guerre civile froide perpétuelle où l'on se combat au lieu de se battre». Un tel régime transforme le pouvoir en «enjeu permanent des partis et des clans» et dresse «les uns contre les autres des concitoyens faits pour s'entendre». Par là, il s'avère «particulièrement mal adapté aux besoins et au génie propre de ce canton». C'est que malgré ses défauts intrinsèques il suppose, pour fonctionner, un «sens de l'Etat» dont les Vaudois, au rebours des Genevois ou des Bâlois, seraient, à en croire notre théoricien, «largement dépourvus». Voilà pourquoy, malgré l'indépendance et «soyons justes, quelques libertés» (2), le passif de la Révolution française se révèle pour nous si lourd. Cette «idéologie venue d'ailleurs» nous a en quelque sorte coupés de nos racines et aliénés de notre génie propre que Monsieur Muret fait explicitement remonter à la période dite savoyarde (3), l'occupation bernoise étant traitée comme une parenthèse et les institutions peu à peu mises en place selon le canon des idées nouvelles sans doute comme un dérapage.

Que Monsieur Muret se réclame de l'histoire concrète (4) des peuples nous paraît un postulat louable en soi; qu'il vitupère dans la démocratie électorative «un régime fondé sur l'envie et l'intérêt» ne détruit en nous aucune illusion préalable. Mais qu'il se serve de ce banal antiparlementarisme pour mieux se référer à un Age d'or iréniqne et fantasme qu'il ne participe pas du mythe

poétique, ne peut désigner que la société d'ordres de l'Ancien Régime (bien que ce dernier ne soit jamais nommé) et ses «affaires naturelles», prête à sourire. Si notre idéologue prenait la peine de s'enfoncer dans l'épaisseur de l'histoire réelle, il découvrirait bien vite que le moyen âge et la période d'ancien régime furent marqués (non exclusivement, certes, mais de manière répétée) par des luttes récurrentes (jacqueries, révoltes anti-fiscales, mouvements communaux, rivalités des seigneurs — ecclésiastiques ou laïques — entre eux, oppositions villes-campagnes, conflits citadins, etc.), souvent ponctuées de répressions sanglantes. S'est-il jamais avisé que le soulèvement des paysans vaudois de 1802, par exemple, était anti-seigneurial et non antibernois (Leurs Excellences avaient déjà décaillé), qu'il ne faisait que renouer avec une antique tradition et prenait appui sur un socle solide de doléances et de récriminations objectives? Monsieur Muret cultive avec une apparente ingénuité une forme d'utopie inversée qu'on pourrait appeler l'angélisme réactionnaire.

Dans la singulière perspective où se place Monsieur Muret, le travail de l'historien ne consiste plus qu'à mettre au jour une essence éternelle (en l'espèce le «génie vaudois») et à s'ériger en juge des altérations que les déviants, c'est-à-dire les acteurs réels de l'histoire, lui font subir. Où cette essence s'inscrit-elle? Les plus éminents biologistes qui sondent les arcanes de la génétique la traquent-ils au bout de leurs microscopes électroniques? Ou bien faut-il la déchiffrer dans l'empyrée des idées pures au moyen d'une intuition fondatrice qui n'est réservée qu'aux élus de la Ligue vaudoise? Mystère.

Ce qu'il importe de saisir, c'est que ce type de conception incite à dénoncer, exclure, dénaturaliser, voire pire (5), quiconque pense, s'exprime ou agit dans un sens différent du génie postulé de la race. S'ils ne sont pas des métèques selon la chair, ceux-ci sont suspects de l'être selon l'esprit (et, alors, il sera toujours temps de les accuser d'être gangrenés par une «idéologie venue d'ailleurs»). Dans un tel corpus de pensée, la xénophobie est élevée, si l'on ose dire, à la dignité de catégorie politique. Otez-la et le système s'écroule. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'antisémitisme,

1939 - 1989

Célébrons le cinquantenaire...

«Pris en soi, les buts du nazisme, l'union des classes sous le drapeau national, l'union des Européens sous la direction de l'Allemagne, la libération de l'économie de l'empire du capitalisme juif international, pouvaient se défendre, à condition que les données du problème fussent acceptées telles qu'elles étaient et que les moyens à mettre en œuvre fussent choisis en considération de la nature des hommes et des peuples. Bref, à supposer qu'il ait été capable de respecter l'être profond des nations qu'il aspirait à grouper sous son hégémonie, le III^e Reich aurait pu, en 1940, se poser en successeur de l'Empire romain. C'est son régime intérieur et les méthodes qu'il impliquait qui ont fait avorter une entreprise si brillamment amorcée du point de vue technique.»

Marcel Régamey, *La Nation*, 7 septembre 1944

Le Grand Prix du Maire de Champagnac 1988 : une grande cuvée !

(discours prononcé lors de la remise des prix par le délégué aux cérémonies du Grand Jury du Prix du Maire de Champagnac)

Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias,

Je serai bref. L'art champagnacien est un art difficile. Ils sont nombreux ceux qui proferent des sottises ou des balivernes, mais cela ne suffit pas à faire œuvre champagnacienne. Encore faut-il savoir manier avec aisance et facilité le pléonasme, le coq à l'âne, la charabia, la reprise sans antécédent, la métaphore flandreuse, le galimatias, le verbalisme, l'amphigouri, la logomachie, l'hyperbole stratosphérique, l'anacoluthie imprévisible, le zeugma vicieux, l'allitération tambourinaire, la prosopopée balbutiante, le parallèle à l'infini, voire l'énumération barbante. Et cela n'est pas à la portée du premier bavard venu ! Celui qui simplement parle sans réfléchir, comme vous et moi, celui-là n'est pas champagnacien, car il lui manque le sens de la relativité des choses, l'humilité, en un mot il lui manque la modestie, la vraie, celle qui ne se remarque pas.

Mais parfois, le champagnacien est trop modeste. Ainsi un candidat, Paul-René Martin, a protesté de son innocence par voie de presse. La phrase grandiose qu'on lui attribue serait d'un autre que lui. Ce souci l'honore mais nous ne saurions l'admettre puisque c'est une signature prestigieuse d'un grand quotidien de l'avenue de la Gare qui a rédigé le compte-rendu de cette envolée, qui ne fut suivi d'aucun rectificatif. Ou alors il faudrait croire que la presse sape nos édiles...

L'année 1988 a été une grande année pour la pensée champagnacienne. Nos sélectionneurs ont retenu, après un tri impitoyable, vingt-quatre prosateurs exceptionnels et deux Carpathes de la rhétorique, malheureusement hors concours parce que français. Cet échantillon se mon-

tre représentatif de la puissance du champagnacisme local. Toutes les institutions sont infiltrées : l'armée, la justice, les syndicats, les partis, le sport et la Migros. Et si les radicaux vaudois, respectant la conservation, se taillent la part du lion, on peut dire que des agents champagnacoïdes sont présents partout puisque l'on compte sur nos listes quelques socialistes vaudois, un moscoutaire genevois, le parti des automobiles suisses-allemandes, un skieur agrarien bernois et un trotskyste valaisain. Seul regret, la remarquable performance d'Yvette Jaggi et l'exploit cyclophéon de Marguerite Duras ne suffisent pas à hisser les femmes au niveau de leurs



congénères.

Et puis, il y a un grand absent. Tout le monde l'aura constaté. Celui dont l'œuvre récente n'est que champagnacisme, celui qui sous différents pseudonymes nous abreuve quotidiennement de sa propre exégèse, je veux parler de notre cher Jacques Chessex, n'est pas parmi les pré-

Procès-verbal du dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champagnac 1988

Candidat	n°	Or	Argent	Total
Paul-René MARTIN	18	8	4	12
Adolf OGI	22	10		10
Yvette JAGGI	5	6		6
Caporal SCHAFFNER	9	4		4
Jean-Marc SCHWENTER	10	3		3
Pierre DUVOISIN	2	1	1	2
Charles-André UDRY	11	2		2
Parti des Automobiles	16	2		2
Ulysse ZUFFEREY	24		1	1
Raymond JUNOD	14	1		1
Roger MABILLARD	7	1		1
Pierre SCHWITZGUEBEL	13	1		1
Jean BAVAUD	23	1		1
Philippe PIDOUX	3	1		1
Claude JAQUILLARD	6		1	1
Annonce RINGIER	21		1	1
Votes valables		41	8	49

tendants au titre. Nous avons dû l'exclure des nominables tant sa fougue et sa vigueur eussent écrasé les autres candidats. Nous espérons que le prix Jacques Chessex 1989 qu'il recevra probablement l'an prochain saura compenser l'ostracisme qu'il subit aujourd'hui. Signalons toutefois

tance et la foi du peuple rendent vains et illusaires !»

Nous allons remettre aux lauréats leurs prix, deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer, qui a su, mieux que tout autre, incarner dans le plâtre l'élan champagnacien.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous donner les résultats du grand prix 1988.

Vive le grand prix 1989 !

Extraits de notre abondant courrier

«Je vous remercie de votre lettre du 11 décembre 1988, par laquelle j'apprends que vous m'attribuez un Prix pour talents oratoires. Du moment qu'un bon Bernois se voit décorer en Pays de Vaud pour ses mots historiques, il est permis de rêver, et surtout quand une Marguerite Duras figure au nombre des candidats évités...»

Adolf Ogi, conseiller fédéral
lettre du 15 décembre 1988

«...une publication qui cite une phrase grotesque qui m'est attribuée...»

Paul-René Martin, syndic
lettre du 15 décembre 1988

«Tout compte fait, j'accepte le Grand Prix du Maire de Champagnac. Un clin d'œil vers l'humour manque trop souvent dans notre vie politique. Et puis, il est vrai, peu importe que j'aie prononcé ou non les paroles qui me valent ce prix, elles ont été répétées comme miennes et le public peut légitimement les prêter puisqu'elles n'ont pas été démenties. D'autre part, même si l'erreur est due à Jean-Louis Bernier, je l'estime trop pour ne pas accepter d'être son complice, en occurrence, même involontaire. Et puis, enfin, ne m'est-il pas arrivé de commettre des pataqués un jour ou l'autre ? Alors, je suis récompensé pour l'un qu'on me prête à tort, j'ai été oublié pour d'autres que j'ai pourtant prononcés. (...) Je vous demande dès lors de me faire le plaisir de venir à l'Hotel de Ville, si vous ne désirez pas me faire la joie de vous y rendre.»

Paul-René Martin, syndic
lettre du 9 janvier 1989

Instant solennel : l'urne est ouverte.

la publication récente d'une remarquable somme de commentaires sur son œuvre et sa personne, je veux parler des Actes du premier Symposium abrégé de Chessexologie qui est en vente dans toutes les bonnes librairies.

Comme le disait justement le regretté Pierre Dac : « L'exemple glorieux de ceux qui nous ont précédé dans le passé doit être unanimement suivi par ceux qui continueront dans un proche et lumineux avenir un présent chargé de promesses que glaneront les générations futures délivrées à jamais des nuées obscures qu'auront en pure perte essayé de semer sous leur pas les mauvais bergers que la cons-



Le collaborateur du Conseiller fédéral Ogi reçoit le prix de ce dernier.

Notre feuilleton littéraire : Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours. L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvre la contrainte gagne une splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment...).

La contrainte de l'épisode précédent était de dissimuler un maximum de noms de marques de voitures, ce qui a été réussi dix-neuf fois. En route vers de nouveaux épisodes !

Chapitre neuvième

L'inconnu masqué au regard minéral bondit dans leur direction, plongeant dans l'étal d'un maraîcher et y disparut. Stupéfait, le trio héroïque, les jambes en compote, s'approcha. Salades, radis et rhubarbe, tout avait roulé dans le caniveau, baignait dans les eaux usées, ruban argenté serpentant dans la verdure. Là, au milieu de ce microcosme urbain, l'homme était allongé. Le masque à gaz qu'il portait s'était détaché, découvrant une bouche ouverte où aucune dent ne semblait manquer et un crâne poli qui aurait pu servir de publicité pour de la cire à parquet. La tête appuyée doucement contre une botte de cresson bleu, l'étrange personnage dormait, au milieu des salades et en plein soleil de midi !

«Te gêne surtout pas !», hurla le maraîcher. «Non mais vous l'avez vu ! Les pieds dans mes glaieuls, il rigole en dormant, ce con. Ca va, elles te tiennent assez chaud, mes salades, t'as peut-être froid ?»

«Calme-toi, gros père, lui lança Jimmy, il ne profite pas vraiment de leur parfum délicat, à tes sacs à pollen. Peut-être bien qu'il en écrase au soleil, les mains sur le ventre, peinar, ton client. Peut-être aussi que non...»

Jimmy glissa l'index et le majeur entre les côtes de l'inconnu, et les ressortit rouge poisseux.

«Le marchand de sable est bien passé, mais avec des sommifères de calibre 9 mm...», conclut-il la voix moins assurée qu'il ne l'aurait voulu. S'enhardissant il fit les poches du cadavre et en sortit un agenda et un revolver de marque inconnue qui passèrent dans ses poches. Il délaissa par contre un vieux mouchoir et un ticket de métro usagé. «Voilà qui donnera à penser aux fins limiers du cru» lâcha-t-il avec une belle générosité. «Maintenant filons avant l'arrivée des flics !»

«J'en ai soupé de ces foutues conneries» tonna le capitaine. «Huit jours que je râpe mes bottes sur les trottoirs, pour aboutir à quoi, un cadavre en salade. Moi je vais à Charleroi, à l'Auberge du Cheval Vert, où je me commanderai des tartines de beurre et du jambon presque froid. Des sandwichs quoi. Je glisserai mes jambes sous une des tables vertes et je contemplerai les graffiti que les clients inscrivent sur les parois. Ah la serveuse: des seins comme des violons, non des violoncelles; des yeux pas dans sa poche; et elle a pas peur d'embrasser, je vous prie de croire ! Elle rit, elle amène des sandwichs dans des assiettes colorées, avec du jambon parfumé à l'ail et de la bière dorée, comme du soleil dans un verre...»

Et le capitaine s'en alla, annonçant à qui voulait bien l'entendre que le Cheval Vert devrait l'être de peur, et qu'on allait se souvenir pendant quelques lustres de son passage. Il n'aperçut pas la voiture de police qui le croisa, toutes sirènes tonitrueuses.

C. P.
(A suivre)

(Publicité)

Il faut CD !

Chers distingués privilégiés, amateurs de musique, précipitez-vous à la librairie *Basta !!!!* En primeur, avant notre grande campagne de pub dans *La Liberté*, *Le Poubelliste* et *Le Mulin*, nous vous annonçons que 176, oui : cent soixante-seize cent septante-six disques neufs, aussi sublimes les uns que les autres vont être vendus à prix réduits.

Pour vous mettre le diapason à l'oreille, à défaut d'eau fé ferrugineuse Rémissol à la bouche — évitons la concurrence avec le maître toqué —, quelques exemples au hasard :

Emil	<i>En français</i>	Frs 10.-
Sanlana	<i>Caravanserai</i>	Frs 10.-
	<i>Lost in the Stars</i> (Sling et al.)	Frs 13.-
Sling	<i>The dreams of the blue turtles</i>	Frs 13.-
Pierre Barouh	<i>Ça va, ça vient</i>	Frs 15.-
David Bowie	<i>Never let me down</i>	Frs 15.-
Godoy	<i>Charango bolivien</i>	Frs 15.-
Charles Lloyd	<i>A night in Copenhagen</i>	Frs 15.-
Paul Mindy	<i>Le monde à l'envers</i>	Frs 15.-
(excellent disque d'un auteur injustement méconnu; écoutez-le sur notre platine, si vous aimez la bonne chanson francophone !)		
H.-F. Thieffaine	<i>En concert</i>	Frs 15.-
Barbara-Depardieu	<i>Lily Passion (2 LP)</i>	Frs 20.-
Serge Gainsbourg	<i>Live (2 LP)</i>	Frs 20.-
Fernand Raynaud	<i>J'suis pas un imbécile ! (2 LP)</i>	Frs 20.-

Seconde excellente nouvelle :

Suite à une enquête menée batterie battante par notre inséparable Souffrance parmi un échantillon représentatif (3 bulletins avec réponse), nous avons décidé de nous lancer dans la vente de disques compacts (CD pour les intimes), en essayant de nous en tenir à des prix concurrentiels.

A bon entendeur, chahut !

P.-P. L.

CITY

CINEMA CITY CLUB

Avenue de Lavaux 36 1009 Pully

28 69 69

UN CINEMA QUI FAIT TOUTE LA DIFFERENCE

- Programmation de qualité et projection soignée.
- Pas d'entracte pendant les films (sauf enfants).
- Uniquement des versions originales (sauf enfants).
- Prix spéciaux: Etudiants apprentis-carte City-Octogone: 8 francs (unique à Lausanne) Séances de 18 heures: 7 francs